Werner TROSSBACH, Clemens ZIMMERMANN, *Die Geschichte des Dorfes. Von den Anfängen im Frankenreich zur bundesdeutschen Gegenwart*

Stuttgart, UTB/Verlag Eugen Ulmer, 2006, 336 p.

Philippe Hamman

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7763>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7763

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

ISBN : 978-2-86480-828-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Philippe Hamman, « Werner TROSSBACH, Clemens ZIMMERMANN, *Die Geschichte des Dorfes. Von den Anfängen im Frankenreich zur bundesdeutschen Gegenwart* », *Questions de communication* [En ligne], 10 | 2006, mis en ligne le 01 décembre 2006, consulté le 22 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7763> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7763>

Ce document a été généré automatiquement le 22 mars 2021.

Tous droits réservés

Werner TROSSBACH, Clemens ZIMMERMANN, *Die Geschichte des Dorfes. Von den Anfängen im Frankenreich zur bundesdeutschen Gegenwart*

Stuttgart, UTB/Verlag Eugen Ulmer, 2006, 336 p.

Philippe Hamman

RÉFÉRENCE

Werner TROSSBACH, Clemens ZIMMERMANN, *Die Geschichte des Dorfes. Von den Anfängen im Frankenreich zur bundesdeutschen Gegenwart*. Stuttgart, UTB/Verlag Eugen Ulmer, 2006, 336 p.

- 1 L'ouvrage de Werner Troßbach et Clemens Zimmermann peut d'abord se lire comme un défi, celui de s'inscrire dans la très longue durée – plus de 1200 ans couverts en un seul volume de 336 pages. Ainsi est-il le fruit de la coopération entre deux auteurs reconnus de l'histoire rurale allemande, chacun spécialiste d'une époque (le Moyen Âge et l'histoire moderne pour Werner Troßbach, la période contemporaine pour Clemens Zimmermann), au service d'un projet commun à deux versants : proposer à la fois un point assuré des connaissances acquises sur « le village » au fil des siècles, en Allemagne, comme forme sociale, et une ouverture à des terrains de recherche actuels et prometteurs ; conjuguer les deux niveaux de lecture est le second pari réussi de ce livre de belle facture.
- 2 En effet, l'analyse convainc sur les deux plans. D'abord, dans sa dimension pédagogique et la somme factuelle rassemblée : c'est là un manuel et un support de travail bien agencé et efficace, décliné suivant un plan très clair et détaillé, qui fournit un guide de lecture aisé. L'ouvrage comprend de nombreux outils facilitant la compréhension de l'analyse et le repérage d'informations. On trouve un index commode des lieux (pp.

326-330) et des matières (pp. 331-336), et, tout au long des développements, une quarantaine d'illustrations de statuts variés appuyant le propos : plans, cartes, représentations statistiques, tableaux, gravures, photographies, affiches et autres documents d'archives, qui donnent de la chair à un texte rigoureux. Surtout, l'appareil bibliographique sur lequel se fondent les auteurs fera à n'en pas douter référence : pas moins de 1957 notes bibliographiques figurent en marge latérale des analyses, et l'on compte plus de 860 ouvrages et articles cités (dont 26 références des auteurs eux-mêmes). On ajoutera que si le cadre spatial de l'étude est l'Allemagne dans son territoire actuel (ce qui est déjà beaucoup), l'ouvrage va plus loin : il n'élude pas des coups de projecteur sur les frontières allemandes et se nourrit aussi de questionnements et méthodes des études rurales développées dans les pays voisins, à commencer par la France.

- 3 Ensuite, l'approche retenue mérite d'être soulignée, là encore pour deux raisons. L'objet, d'une part, est le village en tant qu'unité d'analyse des processus de civilisation en Europe et de l'histoire sociale et sociétale allemande en particulier, à la fois sous l'angle des rapports sociaux, économiques, politiques, culturels... au sein de la petite commune, et dans une perspective relationnelle vis-à-vis de son environnement, les deux allant de pair dans les enjeux de construction des identités, restitués de la sorte. On se permet de rappeler par analogie la formule saisissante d'Eugen Weber (« Comment la politique vint aux paysans », *Ma France*, Paris, Fayard, 1991, p. 251) étudiant les processus de politisation en France au XIX^e siècle : « Les ruraux continuèrent à ressembler à des porcs-épics, se méfiant des renards prédateurs, mais les haies qu'ils longeaient s'étendaient maintenant beaucoup plus loin ». D'autre part, la démarche pluridisciplinaire associée avec profit études rurales, géographie historique, histoire et sociologie, pour aborder les interactions entre les différentes dimensions économique, démographique, sociale, politique, culturelle, mais aussi discursive et communicationnelle.
- 4 Et de défis, il n'y a pas que cela : saisir les transformations sociales à l'aune de la petite commune rurale en est en soi un autre, car on ne peut éluder, là plus qu'ailleurs, un enjeu définitoire sur ce qu'est ou non un « village » (*Dorf*). De façon réflexive, les auteurs débute ainsi leur questionnement. D'abord, ils avancent le critère du nombre d'habitants, sachant que depuis le XIX^e siècle, dans les catégories statistiques allemandes, toute unité de population de moins de 2000 habitants est définie comme une « commune rurale » (*ländliche Gemeinde*) qu'on peut associer au village. Mais ceci ne permet pas de distinguer, par exemple à proximité des 2000 habitants, entre un bourg paysan, doté d'une certaine unité, et une « agglomération » de micro-installations dispersées qui ne forment qu'administrativement une commune unique... Plus, le temps long embrassé ici induit une complexité supplémentaire, car du VI^e au XII^e siècle, il n'y a pas de terme unique pour désigner le village, qu'il convient en outre de distinguer aussi du hameau (*Weiler*) et du grand domaine foncier relevant d'un propriétaire unique (*Gut*). Le critère démographique ne peut donc suffire, et il faut en passer par une analyse de l'organisation économique. De ces enjeux, c'est bien la portée de l'ouvrage qui ressort, et ce d'autant plus que l'entrée proposée par Werner Troßbach et Clemens Zimmermann couple les questionnements historiques et sociologiques. Ils en appellent ainsi à Georg Simmel (p. 10) pour affiner les critères de définition, en particulier quant à la fréquence des relations interpersonnelles au village, entendue comme mode particulier de socialisation interne et de production de rapports à l'autre.

Cela permet aux auteurs d'interroger la concentration et les formes institutionnelles du pouvoir (et des contre-pouvoirs) dans le contexte local, c'est-à-dire insister sur ce que, loin des clichés de la ruralité immuable, on a en permanence affaire à des modes de conflictualité sociale dans ces sociétés locales, qui se caractérisent par la fixation relative d'un triple cadre interindividuel, organisationnel et normatif. Ceci limite les mobilités, inclut et exclut, en même temps que produit des lieux symboliques d'identification (que ce soit une église, une place, etc.). Le village se définit alors comme le lieu de production d'une identité, voire de sa mise en scène publique, pour différents groupes sociaux.

- 5 C'est un mérite de ce livre que de montrer que, au village, les relations sociales, les normes, les traditions comme les institutions se forment, se défont et se reconfigurent en permanence et suivant des temporalités elles-mêmes variables : parfois très longues, l'approche trans-périodes le révèle, parfois très courtes, si on pense à la direction économique d'une entreprise... De même, l'ouvrage se nourrit d'une lecture critique de l'œuvre de Ferdinand Tönnies, en particulier ses catégories de la « communauté » et de la « société » (p. 11) qu'il associe au village, respectivement à la grande ville (*Großstadt*). Sur cette base, Werner Troßbach et Clemens Zimmermann avancent que les inégalités sociales apparaissent constitutives des caractères distinctifs des villages européens (par opposition notamment aux localisations indigènes en Amérique du Sud), tant en ce qui touche aux relations de pouvoir à l'intérieur du village que des rapports aux États ou aux seigneuries. La condition est donc d'être attentif aux formes socio-historiques d'hybridation des éléments communautaires et sociétaires dans l'histoire villageoise et de lier les formes d'organisation familiale, de parenté et de voisinage au sein du village à celle – soulignée par Georg Simmel – des relations extérieures (alors que Ferdinand Tönnies modélise une communauté confinant à l'autarcie).
- 6 L'ouvrage permet alors également de sortir de certaines catégories courantes, marquées par une conception située du monde social. En particulier, si le sens commun rapporte le village au lieu de la production agricole, cela ne saurait conduire à l'identifier à la seule figure du paysan (*Bauer*) qui, on le sait, emporte l'idée d'un arrière-plan politique conservateur sinon « contre-révolutionnaire » (et donc une dualité : l'assise rurale d'un régime face aux classes urbaines « dangereuses »). Or, Werner Troßbach et Clemens Zimmermann montrent bien que les choses ne sont pas si tranchées. Dès le milieu du XVI^e siècle, les évolutions économiques et démographiques placent les paysans en posture minoritaire, ce qui conduit les auteurs à parler non d'une société paysanne, mais d'une société rurale (*ländlich*) dont la structuration sociale et professionnelle est plus complexe, notamment en fonction des contextes régionaux et des métiers de l'artisanat que l'on rencontre (tisserands, horlogers...).
- 7 Corrélativement, ces analyses seront utiles au lecteur non spécialiste de l'Allemagne pour saisir les deux notions distinctes *Dorf* et *Gemeinde*, qui peuvent correspondre à un même espace physique (du moins avant la réforme communale des années 1970), mais traduisent deux réalités différentes, qui évoquent le *distinguo* entre espace (social) et territoire (institutionnel). Du coup, historiquement, tout villageois ne se voit pas reconnaître comme citoyen de la commune (les femmes, les ouvriers de ferme...), et dans la période contemporaine la citoyenneté n'est pas nécessairement synonyme d'intégration au village comme espace de l'épaisseur de la vie sociale. Le regard de long terme de Werner Troßbach et Clemens Zimmermann met en particulier en relief le village comme lieu de processus d'attribution et de transferts de ressources – limitées –

par différents jeux d'alliance, de coopération et de conflits, entre acteurs, organisations et institutions, en explorant, par des coups de sonde variés, les structures sociales, économiques et démographiques, mais aussi les perceptions et les valeurs. Sans bien sûr prétendre à la complétude mais avec une vraie richesse et portée démonstrative, le propos restitue bien des réalités imbriquées des sociétés villageoises, contre les images parfois pesantes du passéisme et du repli sur soi, de la passivité politique ou du contrôle social aristocratique ou clérical plutôt que de la pratique démocratique.

- 8 Pour ce faire, les auteurs multiplient exemples, données et statistiques mais aussi perspectives conceptuelles, adossés à un choix d'indicateurs pertinents adaptés au fil des chapitres. Le texte se divise en deux grands volets ; Werner Troßbach a rédigé le premier, qui va du Haut Moyen-Age jusqu'aux Temps Modernes (sections II à V, pp. 18-171), Clemens Zimmermann le second, qui traite de la période contemporaine (section VI, pp. 172-282). Après une introduction commune, la section II couvre le Moyen Âge et focalise, à partir des sources existantes, sur les problématiques de l'habitat rural et des questions agraires comme analyseurs d'une période de formation. À la fin du Moyen Âge et au XVI^e siècle (section III), ce sont les transformations économiques (et leurs incidences sociales) qui retiennent prioritairement l'attention. Pour les XVII^e et XVIII^e siècles ensuite (section V), l'analyse privilégie une approche plus systématique des questions sociales (alliances internes au village ou de « voisinage », conflits en rapports avec les réglementations étatiques...). Transversalement, l'apparition et les évolutions des institutions communales sont rendues sur la période 1350-1800 (section IV). La section VI s'arrête ensuite sur les XIX^e et XX^e siècles, où le monde rural connaît des transformations de grande ampleur, y compris au temps du régime nazi, de la coexistence RFA-RDA puis de la réunification après 1989. Auparavant, au XIX^e siècle, la division des biens communaux et le remembrement des terres agricoles ont remis en question avec une intensité inconnue jusque-là les fondements de l'unité villageoise, et l'on peut aussi évoquer le déclin de la proto-industrie, l'emprise croissante des appareils administratifs d'État sur les communes rurales, ou encore l'ouverture au marché et à l'éducation.
- 9 De la sorte, ce livre peut être recommandé, pour peu qu'ils soient germanistes, aux chercheurs comme aux étudiants en sciences humaines et sociales qui s'intéressent aux rapports entre espaces et sociétés, y compris dans leurs traductions socio-politiques. L'ambition revendiquée des auteurs (p. 17) est bien de contribuer à une meilleure compréhension des catégories de la « modernité » et de la « tradition », en pointant notamment les passages et passeurs, les médiations qui font que, dans la ruralité, les processus de modernisation se fondent souvent sur des usages singuliers de rapports plus traditionnels dans des configurations résiliantes élargies de communication et de mobilité. Ainsi l'analyse prolonge-t-elle les approches développées par différents auteurs sur les clivages socio-politiques en Europe, à l'exemple de Stein Rokkan et Daniel-Louis Seiler autour des autours des césures centre/périphérie, urbain/rural, État/Eglise et travailleurs/possédants (Stein Rokkan, *Citizens, Elections, Parties*, Oslo, Oslo University Press, 1970 ; Daniel-Louis Seiler, *De la comparaison des partis politiques*, Paris, Economica, 1986). Elle refuse les raccourcis rapportant la ruralité à une « fin de l'histoire » prononcée au titre de la désertification rurale et de l'avancée de zones sub- et périurbaines faisant office de « dortoirs » des « villes-centres ». Les auteurs ne le méconnaissent pas, mais rendent un constat plus nuancé. Ils avancent une spécificité toujours réelle des univers villageois, autour de deux propriétés centrales : d'une part,

la forte présence et conscience des associations et des rapports non-professionnels, d'où se dégage une pluralité des milieux relationnels ; d'autre part, la continuité relative de modes de vie paysans, quand bien même les exploitants agricoles ne sont plus qu'une minorité à présent (p. 283). Le village, en tant que forme sociale, est alors lu comme un modèle à succès de l'histoire européenne (p. 284), resitué dans un continuum de scènes possibles et de modes de différenciation entre « rural » et « urbain », faisant qu'au ^{xx}e siècle il ne saurait figurer « le » pôle opposé de la ville, s'étant d'ailleurs en partie déplacé jusque dans la ville, à l'exemple des cités-jardins (p. 287). On l'aura compris, nombreuses et solides sont les connaissances rassemblées en même temps que les réflexions ouvertes.

AUTEURS

PHILIPPE HAMMAN

CRESS, université Strasbourg 2

GSPE-Prisme, CNRS, IEP Strasbourg